

HB

REVUE INTERNATIONALE
D'ÉTUDES STENDHALIENNES



n° 18 / 2014

Eurédit

STENDHAL, *Journaux & Papiers*. Volume I – 1797-1804. Édition établie par Cécile MEYNARD, Hélène de JACQUELOT, Marie-Rose CORREDOR, Grenoble, Ellug, 2013, 692 p. ISBN : 978-2-84310-240-0.

Cécile Meynard, Hélène de Jacquelot et Marie-Rose Corredor sont les auteurs d'une nouvelle et impressionnante édition des *Journaux et papiers* de Stendhal, édition dont le premier volume, de belle facture est parue en juin 2013, et qui couvre la période 1797-1804. On ne peut manquer d'associer à cette recension les noms de Thomas Lebarbé et de Nicolas Protin pour la partie « mise en forme » et réalisation, tant il est vrai qu'il y va là aussi, et peut-être avant tout, d'une prouesse informatique et d'une réussite technique.

La présentation de ces textes en effet est impeccable, les choix de police, de mise en page, de disposition des données, d'organisation générale du volume, sont toujours remarquables, l'ouvrage est riche et touffu, de toute évidence d'une haute tenue scientifique : on a constamment eu le souci de vérifier les sources, de prendre appui sur les éditions antérieures, d'apporter le maximum d'éclairages, d'information, de rendre celle-ci la plus accessible possible, de restituer le texte dans son authenticité première... Si le produit fini, de fabrication résolument moderne, ne manque pas d'intérêt, on se prend inexplicablement, quelquefois, à regretter les éditions anciennes : le papier glacé n'a évidemment pas le charme un peu désuet de l'édition du *Divan* d'Henri Martineau (en 1937), ce grain un peu épais, cet agrément, cette « odeur du temps » (selon la formule d'Apollinaire), ce format de bréviaire, cette maniabilité... bref le livre invite aujourd'hui moins à la lecture qu'à l'étude de Stendhal et concerne plus l'érudit que l'esthète.

L'édition est parfois tellement riche qu'on a quelque mal à s'y retrouver : l'ouvrage fourmille de compléments, d'annexes, de notices et de notes, notes sur la préface, notes sur le texte, notes signalant les variantes, note sur l'établissement du texte, notes sur cette note même, etc. Mais on a tôt fait de se familiariser avec ce nouvel outil et d'adopter la classification préconisée par les auteurs¹. On leur sait gré de porter à la connaissance du

lecteur passionné, de l'amateur de Stendhal, des textes jusque-là inédits : les volumes ultérieurs bénéficieront par exemple de l'acquisition par la ville de Grenoble du manuscrit des cahiers « Berès » en 2006. On leur sait gré également de livrer l'intégralité d'un texte aussi délicieusement grivois (p. 88) que le conte intitulé *L'honneur français*, perle de la littérature érotique assurément, jusque-là censurée ; ces vers aussi de *l'Énéide* traduits par Stendhal (même si l'on renvoie le lecteur à l'édition en ligne sur le site des Manuscrits pour cette traduction), ou bien encore un fort intéressant et conséquent (100 pages) « dossier de formation » constitué des notes de cours du jeune Beyle à l'École Centrale départementale de l'Isère, notamment celles qui concernent le cours de Belles Lettres dispensé par son maître Dubois-Fontanelle, dossier qui permet de comprendre comment émerge, se dégrossit en quelque sorte le premier Stendhal, le Stendhal dramaturge.

Par ailleurs, devant la délicate question du maintien ou non de la singulière grammaire stendhalienne, les éditeurs ont procédé à des choix sans doute nécessaires, rectifiant ici, conservant là telle marque de ponctuation saugrenue, rétablissant les majuscules aux noms propres, la minuscule là où la majuscule paraît fantaisiste... et certes pour une meilleure lisibilité, l'intention est louable. C'est cependant au détriment d'une certaine *poésie* fondamentale du texte stendhalien dans le manuscrit : l'orthographe de Stendhal, ses « fautes » de grammaire rendent compte des linéaments de cette langue très personnelle qu'il invente alors, de cet idiolecte qu'il met au point dans son *Journal*. Ses dessins, ses surcharges, ses biffures, etc., composent eux aussi à leur façon le renversant calligramme stendhalien où la disposition des syntagmes, des éléments textuels est elle-même signifiante. Sans doute perdons-nous là un peu de la matière originelle... Mais le moyen de faire autrement ? Et une édition *ne varietur, parfaite* de Stendhal est-elle jamais concevable ?

Le plus gênant toutefois ne réside pas tant dans ces choix éditoriaux que dans le principe même de l'édition conjointe des *Journaux* et des *Papiers*. Les auteurs saluent eux-mêmes la grande valeur de l'édition de Victor Del Litto (« Bibliothèque de la Pléiade », 1981), édition de référence dont ils s'inspirent largement, les notes de la partie « journal » étant pour la plupart empruntées à Del Litto quand elles ne sont pas tout bonnement recopiées (pourquoi alors en avoir supprimé certaines ?). Victor Del Litto décrit avec beaucoup de finesse dans sa préface le processus de la création stendhalienne. Il s'agit pour l'écrivain, dit-il, de « couper sans tarder le cordon ombilical », il y a véritablement pour lui urgence et impossibilité de « se livrer à la composition d'ingénieux tableaux, complaisamment ordonnés, susceptibles de lui offrir l'occasion de se camper dans des attitudes avantageuses [...] Il s'agit de saisir le sens de telle action, de tel événement, de tel épisode ; de remonter à la source des actes, car seule l'analyse d'un acte permet d'en reconstituer la genèse, d'en fixer la juste valeur et, par-là, de serrer de près les tenants et aboutissants du moi » (*op. cit.*, p. XXVIII).

Le jaillissement de l'écriture chez Stendhal a donc quelque chose à voir

avec le mécanisme proustien : l'*égotisme* qui lui est propre vise à faire renaître, à ressusciter pour mieux le comprendre un moment clé de l'existence, il a finalement toujours partie liée avec le souvenir, il est recherche d'un temps à sauver, qu'il s'agisse d'une rétrospection immédiate (voir le *Journal*) ou plus tardive (voir les *Souvenirs d'égotisme*). En ce sens, on peut nuancer l'affirmation (p. 11) selon laquelle les journaux sont « *éloignés de toute tonalité nostalgique* » : point de culte chateaubrianesque du passé, certes, mais entreprise délibérément mémorielle cependant.

Il peut être utile parfois de donner à voir les différents stades de la création : les ébauches successives, par exemple, de sa comédie *Les Deux hommes*, car il s'agit chaque fois de nouvelles tentatives littéraires. L'écriture diariste de même cherche à fixer, à commémorer une impression, à inventer une formulation, à faire saillir un *trait*. Et toute l'œuvre de Stendhal au fond ne procède-t-elle pas de ce même mouvement énergique (célébré aussi à sa façon par Mérimée), du journal aux pensées dans la tradition de Chamfort, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Helvétius, le cardinal de Retz..., du récit de voyage aux nouvelles et au roman, chacun des genres néanmoins cristallisant à sa manière, donnant une forme particulière au trait d'esprit ? Victor Del Litto montre bien en outre (*op. cit.*, p. XXIX) en quoi consiste le paradoxe fondamental du geste créatif chez Stendhal : plus on cherche à circonvenir ce moi mystérieux, cet Autre lui-même, plus on tend à s'effacer, à s'absenter ; plus ce moi se renonce... Comme le notent les auteurs (p. 13) reprenant l'avertissement de Stendhal lui-même, « *ce qui en vaut le mieux [...] ne s'y trouve pas* ».

Le *Journal*, la *Vie de Henry Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme* participent donc bien d'une seule et même entreprise, mais le journal littéraire, les *marginalia*, les pensées diverses, etc. sont des écrits d'un *autre ordre*. L'écriture diariste est plus proche, de fait, de l'écriture romanesque que les pensées ; quant aux projets littéraires nombreux (la *Pharsale*, *Hamlet*, etc.), aux notes de lecture (sur Montaigne, Fénelon, Rousseau, etc.), ils sont très éloignés dans leur nature et par leur forme des *Journaux*. Si « *pensées, journaux, projets [...] paraissent relever de pratiques complémentaires et souvent indissociables* » (p. 12), il est difficile de considérer que « *parler de soi et commenter ses lectures ne sont pas des pratiques foncièrement séparées* » (p. 13) et d'aller jusqu'à décréter que *tous* les écrits sont au même titre les composantes d'une grande « *comédie du moi* » (p. 15). Peut-on mettre sérieusement sur le même plan, pour reprendre la métaphore, telle scène de comédie rédigée, jouée, validée par l'actualisation de la représentation, et le brouillon, le gribouillage, l'esquisse préalable qui dort dans les cartons du dramaturge ? Rendre compte d'une « *pensée en mouvement* », nous dit-on (p. 14). Voire, mais de quel mouvement s'agit-il au juste ? Telle est la question qui importe vraiment. Et toute pensée authentique n'est-elle pas d'ailleurs intrinsèquement « *mouvement* » ?

Il est certes louable d'avoir voulu montrer la richesse et la complexité de l'écriture stendhalienne, son caractère multidimensionnel, d'avoir voulu

donner une idée de cette *fébrilité* créatrice et de cette capacité à brasser plusieurs sujets et domaines à la fois (et certes encore on ne gagne rien à chercher à la simplifier), mais à tout vouloir mettre à plat, on court le risque d'aplatir ce qui fait la force et l'originalité de cette œuvre : tout paraît du coup, par moments, mis ici sur le même plan, et l'on ne peut que s'affliger de l'antique et fatal *diktat* de G. Genette dans *Figures III*, appelant à tout niveler et tout neutraliser. Quoi de plus étranger à Stendhal que l'esprit totalisant ou totalitaire, justement ? Et ne se fût-il pas accommodé et réjoui d'une publication lacunaire, volontairement délimitée et modeste mais ouverte, de son œuvre ? La distinction établie par Victor Del Litto peut paraître plus pertinente, entre journal littéraire et journal intime, lui-même divisé en « journal élaboré » et « journal reconstitué ». Après tout, pourquoi les auteurs de cette belle et ambitieuse édition s'interdisent-ils arbitrairement d'intégrer les pages de la *Correspondance* écrites à la même époque, ou celles de l'*Histoire de la peinture en Italie* ou de la *Vie de Haydn et Mozart* conçues simultanément au *Journal*, aux pensées ? Et pourquoi ne pas prendre en compte, en poussant le raisonnement à l'extrême, pour cette édition globale, les *marginalia* – qui prolongent le *Journal* et les *Papiers* –, et pourquoi pas non plus les romans eux-mêmes, en marge desquels ces commentaires parallèles ont été apposés, constitutifs d'un grand tout littéraire ? C'est un peu comme si l'on disait ne pouvoir publier la *Chartreuse* sans les nouvelles, rédigées dans une même période pour certaines d'entre elles, et vice versa. L'heuristique a peut-être ses limites, que le cœur connaît.